

PROLOGUE

Une fin d'après-midi à La Rochelle, au début des années 1960. Après avoir ingurgité le quatre-beures que lui a préparé sa mère, un morceau de baguette beurré avec des copeaux de chocolat, le petit garçon pousse le portillon métallique du 264 avenue Jean-Guiton et enfourche son vélo.

Il pourrait tourner à gauche, vers le vieux port où les deux tours protègent du vent les chalutiers qui viennent à peine de rentrer. Dans les rues, des femmes vendent des sardines fraîches dans des cornets de papier journal. L'une d'elles harangue les passants avec son débit en rafale – ici, tout le monde l'appelle Mitraillette. Les soldats de la base américaine voisine ne vont pas tarder à investir la ville avec leurs Cadillac roses ou vertes aux chromes rutilants dont les autoradios déversent à tue-tête du rock'n'roll. Ils mâchent du chewing-gum, boivent du Coca et fument des Lucky Strike ou des Marlboro. Ils sont furieusement exotiques; ils ne marqueront pourtant pas son imaginaire. Il ne veut pas que l'Amérique vienne à lui, il veut aller vers elle.

Comme tous les jours ou presque, le petit garçon prend à droite, vers l'autre port, celui de La Pallice. Quelques coups de pédale, il pose son vélo contre un mur du boulevard Émile-Delmas qui, la nuit tombée, devient le « boulevard de la Soif ». Les matafs les plus désargentés se contentent des bars enfumés où ils jouent aux cartes jusqu'à plus

d'heure, deux chopines pour toutes compagnes. Ceux qui viennent de toucher leur paye exorcisent leur solitude dans des clubs aux vitres opaques et aux néons rouges, où les attendent des femmes trop maquillées.

Le petit garçon s'aventure sur les quais où s'entassent des conteneurs gris, rouges ou bleus qui semblent sortis d'un jeu de construction géant. Il s'invente des courses-poursuites au milieu des troncs d'arbres déchargés des grumiers venus d'Afrique ou d'Amérique du Sud. La Rochelle, latitude 46° 1' nord, longitude 1° 14' ouest, porte ouverte sur l'ailleurs...

Plus il s'approche du quai, où les dockers s'affairent avec leurs grues aux allures de scarabées, plus le saisit l'odeur qui se dégage des bateaux. Un mélange rugueux et entêtant de peinture fraîche, de gas-oil froid, de bouffe grasse et d'humidité tropicale. Un parfum de là-bas.

Le parfum de l'aventure.

Il rêve.

Un jour, il partira. Voir ce qu'il y a de l'autre côté de l'horizon.

Il s'appelle Bernard Giraudeau.

PREMIÈRE PARTIE

JEUNESSE

« Par toutes les merveilles du monde, c'est la mer, je crois, la mer elle-même – ou bien est-ce simplement la jeunesse? Qui sait? Mais vous, ici présents – vous avez tous tiré quelque chose de la vie: l'argent, l'amour – tout ce que l'on trouve à terre – et, dites-moi, n'était-ce pas là la meilleure époque, l'époque où nous étions jeunes marins, jeunes et ne possédant rien, sur cette mer qui ne fait pas de cadeaux, si ce n'est de rudes coups – et donne parfois l'occasion d'éprouver sa force – rien que cela – ce que vous regrettez tous. »

Joseph CONRAD, *Jeunesse*

1

L'ennui

Quand, à dix-neuf ans, Bernard Giraudeau annonce à sa famille qu'il a envie d'être acteur, son père soupire en haussant les épaules :

— Pfff!

Il ne laisse même pas son fils s'expliquer. Il veut qu'il ait un vrai métier. Qu'il soit à l'abri du besoin. Quitte à s'ennuyer ferme.

Dans la famille Giraudeau, Bernard n'est pourtant pas le premier à monter sur les planches.

Albert, son grand-père paternel, a fait du théâtre en amateur, avec une troupe du Marais poitevin. Une photo le montre, l'allure altièrre, en redingote et lavallière, le bras tendu vers sa partenaire, prêt à lancer sa réplique. La légende indique qu'il joue le père d'Armand Duval. La jeune femme incarne Marguerite Gautier. C'est une adaptation théâtrale de *La Dame aux camélias*.

Curieusement, Bernard n'a connu que très tard le passé de comédien de son grand-père. Bien après avoir décidé d'être lui-même acteur, et bien après être devenu l'une des stars de sa génération. Chez les Giraudeau, on ne parlait jamais du goût d'Albert pour les planches. Ce n'était pas tabou, mais cela paraissait tellement exotique, pour ne pas dire farfelu, qu'on ne s'appesantissait pas sur le sujet.

De toute manière, Albert a vécu mille vies. À sa façon, il a été un pionnier : après un apprentissage d'ébéniste,

il s'est engagé dans la Marine en 1902, avant de devenir l'un des premiers sous-mariniers français. On vient juste d'inventer les périscopos et les ballasts externes, les sous-marins comptent quinze hommes d'équipage en tout et pour tout, l'armée commence à peine à s'équiper. Quand on plonge, on n'est jamais sûr de remonter à la surface : il faut du courage pour s'enfermer dans cet amas de ferraille et se laisser engloutir par la mer. Une sorte d'esprit pionnier, comme aux premiers temps de la conquête spatiale. Albert n'en manque pas. C'est un dur qui ne se pose pas de questions : il fait ce qu'il doit faire. Il n'a pas l'impression d'être un héros ; d'ailleurs, il ne parlera jamais de cet épisode de sa vie.

Démobilisé, il devient contremaître à l'usine à gaz de Gennevilliers, en région parisienne, avant de monter une scierie à Saint-Martin-de-Villeneuve, qui ne s'appelle pas encore La Grève-sur-Mignon, une petite commune du Marais poitevin où il ne va pas tarder à devenir un notable : il est le premier du village à s'acheter une voiture. Mais l'entreprise ne tarde pas à péricliter. M. Albert, le « patron », se reconvertisse comme garde champêtre. Il a toujours aimé se promener dans le marais ; désormais, il sera payé pour.

L'homme est rude et son fils René, né au lendemain de la Première Guerre mondiale, va en faire l'expérience le jour de ses quatorze ans. Il vient d'avoir son certificat d'études quand son père l'envoie travailler chez un boulanger du coin, particulièrement acariâtre. Ce n'est qu'un gamin, il n'a pas connu une enfance ouatée, n'a pas été dorloté par ses parents, mais le choc est rude. Quelques jours plus tard, il est de retour à la maison.

— Tu ne reviendras que lorsque tu auras trouvé du travail.

Le lendemain, son père le réveille à 5 heures, lui donne un quignon de pain et lui montre la porte. René reprend ses sabots et part travailler, cette fois dans une fabrique de

boîtes à camembert. Un père, ça décide ; un fils, ça obtempère : à l'époque, les principes d'éducation sont simples, la communication entre les parents et les enfants réduite au minimum. Avec les siens, René reproduira le schéma. On n'échappe pas à son enfance. Mais l'époque aura changé. Malaise, incompréhension. C'est une autre histoire.

René, qui a besoin d'air, s'engage en 1937 dans l'armée de Terre. Il rejoint le 46^e régiment d'infanterie et est nommé sergent en juin 1939, au moment où la France vient d'annoncer qu'elle soutiendra militairement la Pologne en cas d'invasion allemande. Une nouvelle guerre mondiale menace. Le 10 mai, Hitler envahit la Belgique. Les Français sont débordés par les armées nazies. Le 11 juin 1940, René est fait prisonnier et transféré au stalag XXB, un camp situé entre Dantzig et Marienburg, dans le nord de la Pologne. Il a vingt ans et quelques mois.

Comme la plupart des autres détenus, René ne tarde pas à être placé dans une ferme avec son frère Raymond. Quand celui-ci est rapatrié en France pour raison de santé, René parvient à s'échapper, mais il est repris. Au total, il s'évadera quatre fois. Plus tard, quand ses enfants le presseront de questions, il éludera. Il n'est guère homme à se vanter de ses exploits ni à se lamenter. Tout juste consentira-t-il, un jour, à dire qu'il a séduit la femme d'un gradé allemand pour s'évader. De sa part, c'est beaucoup – même si, pour ses enfants, ce sera trop peu...

Rapatrié le 12 mai 1945, il aura donc passé toute la guerre en captivité. Cinq ans à dormir sur des paillasses gelées dans des baraquements vétustes, loin de ses parents. De retour à La Rochelle, il travaille aux services de la Reconstruction. Plutôt petit, mais musclé et mince, le physique d'un acteur américain de l'époque – il aurait pu jouer dans *Casablanca* –, il rencontre Claudie Le Goff. Elle a six ans de moins que lui et est issue d'une famille de marins : son père est expert sur les bateaux de pêche et son grand-père Michel-Ange a été cap-hornier à la fin du XIX^e siècle. Un

personnage légendaire, dont la figure alimente les conversations lors des longues soirées d'hiver. Dans les ports, on connaît mieux qu'ailleurs les dangers de la mer : ceux qui avaient franchi le cap Horn étaient considérés comme des seigneurs. Partir affronter les courants, la houle, les déferlantes et les icebergs à l'autre bout du globe, au sud de l'Amérique latine, à bord d'un trois-mâts, c'était l'aventure à l'état pur. À côté, les romans de Conrad, c'est de la roupie de sansonnet. On savait quand on partait, on ne savait jamais quand on reviendrait...

Bernard, le premier enfant de René et Claudie, naît le 18 juin 1947. Il a les yeux bleus de sa mère, des yeux azur qui semblent découpés dans le ciel. Il hurle beaucoup, c'est un de ces bébés qu'on ne sait jamais comment calmer. Cris ou douceurs, rien n'y fait. Il a la rage. Il est déjà en colère.

En 1948, René se réengage. Les Alliés veillant à la reconstruction de l'Allemagne, il est muté à Berlin dans les décombres d'une ville rasée par les bombardements aériens. Claudie le rejoint avec Bernard dans son couffin. La famille Giraudeau dispose d'un bel appartement et d'une bonne fournie par l'armée. Lors d'un Noël outre-Rhin, on voit, sur une photo, Bernard, les cheveux coupés en brosse, devant un sapin décoré de jolies guirlandes, entouré de nombreux jouets. Alors que la France vit encore à l'heure des tickets de rationnement, il échappe aux privations de l'immédiat après-guerre. Déjà, il n'en fait qu'à sa tête. Un jour, il s'échappe de la maison pour se rendre à la caserne toute proche et demander au planton, en allemand :

— *Wo ist mein Vater?* (Où est mon père?)

En 1951, une petite sœur vient le rejoindre : Elizabeth, avec un *z*. Elle tient à cette fantaisie, probable reflet d'un Berlin cosmopolite. Depuis la fin de la guerre, en effet, la ville est divisée en quatre secteurs : français, anglais, américain et soviétique. René en profite pour passer un brevet de comptable. L'armée est alors un vecteur d'élévation sociale,

mais, un mois plus tard, fin de cette vie somme toute confortable : René est envoyé en Indochine. Il embarque à Marseille pour Saïgon. Cette fois, pas question que sa famille l'accompagne. Les Américains sont embourbés dans la guerre de Corée. Les Français s'apprêtent à vivre le même cauchemar.

René envoie des cartes postales à sa famille : on y voit des palmiers, des bâtiments coloniaux, des hommes et des femmes coiffés de chapeaux coniques. Il se veut rassurant. Quel vie mène-t-il là-bas ? se demande Bernard. Il ne le saura jamais. Il imagine son père, l'invente, le fantasme. Un jour, plus tard, dans une nouvelle, il lui inventera une idylle locale...

— Il aurait aimé que notre père soit plus aventurier qu'il ne l'était réellement, se souvient son frère Philippe. Il voulait toujours que les gens soient « plus » que ce qu'ils étaient.

Deux ans et demi après son départ, René est de retour à La Rochelle. Il achète une épicerie rue Émile-Normandin, dans le quartier de Tasdon. Sa famille emménage à l'étage, mais René et Claudie passent leurs journées dans la boutique à vendre des fruits, des légumes et toutes sortes de victuailles.

Quand ils ne sont pas à l'école, Bernard et Elizabeth sont gardés par la voisine d'en face, Mme Koroski. Bernard regimbe à aller chez elle. Souvent, son père doit sortir le martinet pour qu'il consente à traverser la rue. Il est toujours aussi coléreux et difficile à calmer : les mots glissent sur lui comme la pluie sur un imperméable. Parfois, excédée, sa mère lui jette l'égouttoir ou le panier à salade. Alors il se roule par terre et hurle de plus belle. L'âme du comédien, déjà ?

Dans la France des années 1950, chaque famille veut sa maison individuelle : c'est le début des « Trente Glorieuses », le boom de la construction. Les Giraudeau font construire au 264 de l'avenue Jean-Guiton, juste à côté

de l'arrière-grand-mère maternelle qui avait gagné son logement à la Loterie nationale, entre les deux guerres. La maison, simple, fonctionnelle, trois chambres, est située sur la route qui relie le centre historique de La Rochelle au port de La Palice. Des poids-lourds chargés de troncs d'arbre passent devant les fenêtres tout au long de la journée ; côté jardin, le mur débouche sur la voie ferrée. Décidément, d'un côté comme de l'autre, tout incite Bernard au départ...

René n'est pas père à jouer aux Dinky Toys ou à faire des pâtés de sable avec ses enfants. Il conserve toujours une certaine distance avec sa progéniture. Comme son mari, Claudie a de l'amour pour ses enfants mais ne le montre pas.

— Maman était quelqu'un d'un peu absent, qui a toujours vécu dans son monde, se souvient Elizabeth. Elle ne posait pas de questions. À partir du moment où on avait tout ce dont on avait besoin, pour elle, tout allait bien. Elle savait qu'on l'aimait. Pour elle, c'était comme un acquis qu'elle n'avait pas à entretenir.

Claudie n'a pas de vraie passion. Quand on lui propose une sortie ou une occupation, elle répond invariablement :

— Ça nous passera le temps.

Par peur du vide, elle s'est comme résolue à l'ennui. Bernard enrage de plus belle : on n'est pas là pour subir la vie, mais pour en profiter ! On se construit parfois contre ses parents – ce qui n'empêche pas de les adorer.

Ce n'est pas à l'école Réaumur, où il effectue sa scolarité primaire, qu'il va jouir de son enfance.

— J'essayais de bien faire. Je faisais des efforts. J'étais laborieux. J'apprenais tout par cœur, mais je ne retenais rien¹.

Pour lui, le meilleur moment, c'est quand la cloche sonne : de retour à la maison, il s'amuse avec le chien, un corniaud qu'il a rebaptisé « Bref » car il est court sur pattes,

1. « Le Divan » d'Henry Chapier, France 3, 9 décembre 1990.

puis il file sur le port où il s'invente des poursuites imaginaires au milieu des billes de bois.

En fait, il étouffe dans sa petite vie solitaire. Peu de gamins passent lui rendre visite. Il s'englué dans la boue de l'ennui.

Scout toujours !

Tout s'illumine lorsque les parents de Bernard l'inscrivent aux Éclaireurs unionistes, d'obédience protestante. Claudie, en effet, descend d'une famille de huguenots. L'édit de Nantes a fait de La Rochelle un haut lieu de l'Église réformée, provoquant le siège de la ville par Richelieu au XVII^e siècle.

Le scoutisme sera la grande aventure de ses jeunes années. Une manière de vivre par lui-même les récits qu'il commence à dévorer. Ses parents l'ont toujours laissé plutôt libre de ses mouvements, mais il a un besoin viscéral de s'évader.

Un jour, avec d'autres louveteaux, il prend le bac pour l'île de Ré. Quinze minutes de traversée à peine, mais c'est la première fois qu'il monte sur un bateau. Magnifique sensation du navire qui largue ses amarres et s'éloigne lentement du quai au son d'un diesel lancinant, volupté des embruns qui viennent fouetter le pont d'où il découvre, d'un point de vue inédit, le phare de la pointe des Minimes et la tour de la Lanterne.

Ré lui apparaît comme l'île aux trésors : il est un aventurier en quête de nouveaux espaces. Tel Christophe Colomb découvrant l'Amérique, Bernard a l'impression d'ouvrir une voie. Il veut aller au bout du bout de l'île, jusqu'au bois de Trousse-Chemise, non loin de ces Portes où, plus tard, il fera construire une maison. Au fond de lui, il sait déjà

qu'un jour il partira pour un plus grand voyage, sur un plus grand bateau...

Désormais, tous les week-ends, il est de sortie avec les Éclaireurs.

— On inventait des jeux. Quand on allait bivouaquer sur des plages, on nous disait, comme dans les scénarios : « Tiens, il y a des contrebandiers, là, derrière la dune. » On jouait, mais parfois ça devenait la réalité dans nos têtes de mômes. Je vous jure qu'à l'époque j'y croyais vraiment. Et ça ne m'a pas lâché. Où était la réalité? Où était la fiction? J'ai été nourri par ça¹.

Son meilleur ami est alors Ellis Robinson, excellent violoncelliste, fils d'un Américain et d'une Française, qui choisira la nationalité américaine – ce qui lui vaudra d'être tué quelques années plus tard au Viêtnam. Quand il fait beau, ils partent camper dans le Marais poitevin, chez les demoiselles Pozzi, deux sœurs protestantes qui mettent l'immense jardin de leur propriété fortifiée à la disposition des scouts. Il faut monter les tentes, allumer des feux de camp, affronter la nuit, dominer la nature, se laver à l'eau froide, comme dans un roman de Jack London dont on lui a offert *Construire un feu*.

Plus il y a d'inconnu, plus il est heureux. Le conseil des chefs lui attribue le totem de « Taurillon furieux » qui correspond alors à son caractère : « bouillant et révolté ».

Un jour, le chef de patrouille rassemble les plus motivés :

— Voilà une boussole, une carte et un morceau de pain. Rendez-vous demain à tel endroit.

Bernard accepte aussitôt de relever le défi. Il met du roman dans son enfance.

*

Est-ce l'épicerie qui ne rapporte pas assez? La volonté de s'assurer une meilleure retraite, histoire d'envisager l'avenir

1. *Première*, juillet 2003.

sans crainte? Ou la vie militaire qui lui manque? En 1958, René se réengage pour trois ans. Nouvelle absence d'un père qui n'aura été présent qu'en pointillé – et qui, lorsqu'il est là, reste lointain.

Quand il est muté au Maroc, Claudie est radieuse car elle doit l'accompagner avec ses enfants, Bernard, Elizabeth mais aussi les petits derniers Philippe, né en 1955, et François, né en 1957 – les « fanfans », comme les surnomme Bernard. Elle espère y retrouver la vie facile de Berlin, dont elle a gardé la nostalgie. Elle met la maison en location et prépare les affaires. Mais un jour de permission, un facteur sonne pour remettre un télégramme à René : il doit dare-dare rappliquer en Algérie où les « indigènes », comme on les appelle avec mépris, réclament leur indépendance. Cette fois, pas question de partir en famille : trop dangereux. Claudie défait les malles.

— Je me souviens de notre déception à tous de ne pas partir, raconte Elizabeth.

De nouveau l'absence. De nouveau les cartes postales. René glisse toujours un petit mot personnalisé à chacun de ses enfants. Mais, cette fois, il y a l'angoisse en plus : si la radio ne parle que d'« événements », nul besoin d'être grand clerc pour comprendre qu'il s'agit d'une sale guerre, avec son lot d'embuscades, d'attentats et d'opérations commando.

Un jour, Bernard et Elizabeth jouent sur le petit balcon de la maison. Une Ariane verte s'arrête, comme celle de Tonton Robert. Ce n'est pas la sienne, mais un taxi qui dépose un homme en uniforme d'apparat, képi sur le crâne, décorations sur la poitrine, fourragères à l'épaule gauche. Leur père, héros d'un film en costumes! Bernard gardera toujours le souvenir de cette apparition quasi cinématographique. Ce jour-là, personne ne l'attendait : venu en France chercher des « bleus » pour l'Algérie, on lui a donné l'autorisation d'aller embrasser sa famille, sans qu'il ait eu le temps de la prévenir.

Fin 1960, René revient finir son temps à Saint-Maixant. Il peut passer les week-ends en famille et repart chaque lundi au volant de sa 4CV couleur amande. En mars 1961, il est démobilisé. Pour lui, c'est plus que la fin d'une époque : les guerres qu'il a traversées lui ont donné l'occasion de se dépasser et de vivre des situations insoupçonnées. À proprement parler, il n'a pas aimé l'armée, mais il a aimé la vie qu'elle lui a offerte.

Là où il y a eu la guerre, il a été heureux. C'est dégueulasse de dire ça. Non, c'est dégueulasse que ce soit comme ça. Non, ce n'est pas la guerre qu'il aime, c'est la vie¹.

L'homme qui revient à La Rochelle sait qu'il a vécu ses années les plus intenses. Il va devoir s'accommoder du quotidien, des plaisirs simples mais monotones de l'existence. Se résigner à la routine. Il devient vendeur chez le concessionnaire Renault, avant de se mettre à son compte : il ouvre un commerce de voitures d'occasion en face de chez lui. Ses affaires tournant mal, il reviendra travailler chez son ancien patron jusqu'à sa retraite.

Parfois, il emmène Bernard dans le Marais poitevin, la « Venise verte », avec ses quatre mille kilomètres de voies d'eau creusées par les hommes, recouvertes d'un tapis vert de lentilles d'eau. Ils pêchent l'anguille et chassent la perdrix. La plupart du temps, René rate sa cible, sans doute volontairement car le but n'est pas de tuer. Dans ces instants où il a son père pour lui seul, les silences comptent plus que les mots : les deux hommes se rapprochent.

[...] mon père n'avait rien à offrir qu'un gros cœur dont il avait perdu la clef. Un cœur qui s'est toujours caché dans le noir pour pleurer. Toutes ses fenêtres étaient closes sur la pudeur. Communiquer était impudique².

1. Bernard Giraudeau, *Les Hommes à terre*, Métailié, 2004.

2. Bernard Giraudeau, *Le Marin à l'ancre*, Métailié, 2001.

Depuis la sixième, Bernard est inscrit au collège technique Léonce-Vieljeux, section industrielle. Il se demande bien pourquoi il est là : ce qu'il préfère, ce sont les cours de français, les rédactions, les récitations, les explications de texte. En revanche, le théâtre ne l'intéresse pas le moins du monde : il se souviendra d'une représentation de *L'Avare* en matinée scolaire comme d'un moment particulièrement assommant. Les maths, la physique, la chimie ? Il dira qu'il était nul. En fait, ses notes oscillent entre 12 et 17 de moyenne, mais il déteste ces matières.

Ses parents ont décidé qu'il serait un « manuel » : chaudronnier, ou ajusteur. Chez les Giraudeau, on est modeste, au sens premier du terme : simple, sans éclat, sans excès. On ne rêve pas, on assure l'avenir avec prudence. Elizabeth sera dirigée vers des cours de dactylo. L'important, c'est d'avoir une vraie formation : à cette époque, il n'y a qu'à pousser les portes des usines qui se développent alentour pour trouver du travail.

Mais Bernard veut mettre du piment dans sa vie. Quitte à avoir les dix doigts dans le cambouis, autant naviguer. Son grand-père maternel, Paul, expert sur les bateaux de pêche, suggère qu'il suive une formation militaire. En raison d'un léger daltonisme, il ne peut entrer à l'École de maistrance, à Brest, qui forme les officiers mariniers. Il se rabat sur l'École des apprentis mécaniciens de la Marine de Saint-Mandrier, dans le Var.

Avant tout, il doit s'engager pour cinq ans.

Il signe.

Fils de militaire il est. Militaire il sera.

Peut-être une manière de se rapprocher de ce père qu'il admire et craint à la fois...